

SANDRINE BOBET

LA PASSERELLE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042539948

Dépôt légal : août 2026

À ma mère,
partie avant de savoir que j'écrirais ce livre.
Pourtant, c'est toi qui m'as donné la force d'écrire.

À mon père,
à qui j'ai eu l'immense bonheur d'offrir ce manuscrit
parce qu'il n'y avait pas de plus beau lecteur que toi.

À mes sœurs,
pour votre amour, votre force et cette place irremplaçable
que vous occupez dans ma vie.

À mon époux,
mon compagnon de toujours,
celui qui marche à mes côtés depuis tant d'années
et sans qui tant de chemins auraient été plus difficiles.

À mes enfants,
vous êtes ma plus belle œuvre. J'ai essayé de vous offrir
le meilleur de moi-même pour que, le moment venu,
vous puissiez déployer vos ailes
et voler vers vos propres horizons.

Et à tous ceux qui ouvriront ces pages,
puissiez-vous trouver, au détour de cette passerelle,
un écho à votre propre histoire.

Chapitre 1

2009

Je tiens le volant d'une main, l'autre repose sur ma cuisse. Mon chemisier blanc bouge avec le vent, effleurant ma peau par instants, et je sens mon cœur battre un peu plus fort, pressé dans ma poitrine. La route semble m'appartenir, ouverte devant moi comme une promesse. Ça me fait me sentir femme. Ça me rend sûre de moi. Une énergie nouvelle circule dans mes veines, mêlée à une légère appréhension que je choisis d'ignorer. « *Allez, Camille, tu gères* », me soufflé-je intérieurement, comme pour m'ancrer dans cet instant.

Le soleil printanier qui éclaire les champs s'offre à moi à perte de vue. De jeunes pousses vert tendre s'alignent en rangées régulières. Les sillons dessinent des lignes précises qui filent vers l'horizon, donnant au décor une profondeur presque hypnotique. Je regarde du coin de l'œil le terrain qui ondule légèrement. Il est bordé au loin par des haies d'arbres et quelques bosquets qui ponctuent la campagne. Sous ce ciel d'un bleu clair, sans nuages, la lumière douce met en valeur la fraîcheur des cultures naissantes et le calme qui règne ici, comme suspendu dans le temps. Je remarque que les jeunes pousses de blé sont encore basses, fragiles. « *Bientôt elles feront plus d'un mètre et seront dorées par le soleil* », pensé-je intérieurement. L'air est frais, doux, comme un souffle qui me caresse la peau.

Kyo chante dans la voiture, *Dernière danse*. Je souris dans le rétroviseur. « *Oui, je suis prête* », murmuré-je à voix basse. Puis je me regarde encore. Je plisse les yeux pour sourire et je me trouve belle ce matin. Le soleil fait briller la discrète poudre que j'ai appliquée avec soin sur mes yeux. L'eye-liner

fait ressortir le vert et j'adore ça. « *Oui, ça va le faire. Tout va bien se passer* ». Je hoche la tête, respirant cette assurance comme un air frais qui m'inonde de l'intérieur. Je passe la main sur ma nuque, je sens mes doigts frôler ma peau, et j'inspire profondément. Le parfum léger de mon huile de corps Chanel se mêle à l'odeur de la terre humide, et je sens mes poumons se remplir d'un air nouveau.

Mes pensées dérivent vers Juliette. Elle est si petite, si fragile, et je l'ai laissée ce matin chez Christiane. Je serre légèrement le volant en imaginant son petit visage, ses joues encore rondes qui rosissent quand elle rit, ses yeux curieux qui semblent déjà vouloir comprendre le monde entier. Je revois la façon dont ses doigts s'accrochent aux miens, comme si j'étais son seul repère, son unique certitude. Est-ce qu'elle m'a cherchée après mon départ ? Est-ce qu'elle a pleuré, ou bien s'est-elle laissée distraire par une voix douce, un jouet, une lumière ? Elle est si dépendante encore... et pourtant déjà si pleine de vie. Mon cœur se serre à l'idée de ne pas être là pour chaque instant, chaque sourire, chaque besoin. « *Elle est entre de bonnes mains...* », je me répète, comme pour m'en convaincre. Tout ira bien. Mais une petite inquiétude s'installe : est-ce que je vais réussir à continuer à gérer toutes ces petites urgences quotidiennes, maintenant que je reprends le travail ? Les rendez-vous, les devoirs, les disputes, les courses de dernière minute...

Mon cœur se serre : « *Les cartes Pokémon...* »

Je revois la maîtresse avec son air pincé : « *Madame, c'est justement pour mettre fin aux conflits provoqués par les cartes Pokémon que celles-ci sont tout simplement interdites à l'école.* » Des conflits ? Je vais vous en donner, moi, du conflit. La vérité, c'est que cette petite brute de Kylian s'est servie dans les cartes de Jules. Alors j'ai conflictué avec sa brute de mère. Il y aura eu des pleurs, des recherches, du temps passé à courir partout... mais j'ai réussi. Dracaufeu, Évoli et Carapuce sont rentrés au bercail. J'en ai encore le goût de la victoire dans la bouche et le regard reconnaissant de Jules dans mon cœur. Mais ma fierté, aussi déplacée que passagère, laisse

place à un malaise... Est-ce que je vais pouvoir suivre maintenant, avec ce nouveau job ?

Je sais que je ne suis pas seule. Un petit sourire à l'idée de Thomas me traverse l'esprit, comme un clin d'œil : il saura gérer, il est là, il m'aidera. Je peux le faire, j'ai de l'aide. « *On gèrera ensemble.* » Sa voix me revient, douce, réconfortante, comme hier soir dans le lit. Cette pensée m'apaise, détend mes épaules, et me donne un peu plus de confiance.

Deux années de congé parental derrière moi. Maintenant, je reprends un travail exigeant, qui va me demander de m'affirmer dès le premier jour. Responsabilités, décisions, gestes et paroles qui comptent... et je le sais, je peux le faire. « *Tu peux le faire, Camille. Tu vas y arriver* », me répété-je en passant la main sur le volant, comme pour imprimer ces mots dans ma chair. Je laisse mes doigts glisser sur le cuir, sens sa texture, et inspire à nouveau, profondément.

Je vois la route qui déroule ses courbes, s'enroule entre champs de blé et sous-bois, puis s'ouvre soudain sur une vaste étendue éclatante de colza en fleurs, où des milliers de petites touches jaunes illuminent le paysage. Les rangées s'étirent à perte de vue, formant une mer vibrante sous le ciel pâle, bordée au loin par des haies d'arbres et quelques parcelles aux teintes plus douces. Les blés ondulent sous le vent tandis que le jaune intense du colza semble presque irréel, comme un éclat de lumière posé sur la terre.

La route s'assombrit d'un coup, j'entre dans le sous-bois. La lumière du jour, si franche quelques secondes plus tôt, se met à décliner, comme aspirée par l'épaisseur des branches. Les troncs se resserrent, les feuillages se rejoignent au-dessus de moi, formant une voûte irrégulière qui avale le ciel. C'est toujours le même basculement, presque prévisible. Et malgré moi, un souvenir remonte, mécanique, fidèle à lui-même. À chaque fois qu'on entre sous ces petits bois, Jules lance, sans jamais se lasser : « *Qui a éteint la lumière ?* » Et il enchaîne aussitôt, avec ce petit ton malicieux qui me fait sourire : « *C'est Bowser Junior !* » Je revois la scène comme si elle se jouait ici et maintenant. Sa voix occupant l'habitacle,

son rire qui l’envahit. Et là, seule, le silence rend l’écho plus étrange, presque trop présent.

Puis les arbres serrés créent un jeu de lumière stroboscopique sur la route, mais plus brutal, plus instable. La lumière ne disparaît pas vraiment : elle clignote. Ombre, lumière. Ombre, lumière. À un rythme irrégulier, imprévisible. Des éclats vifs traversent le pare-brise, aussitôt engloutis par des nappes d’ombre. Mes yeux peinent à suivre, contraints de s’adapter sans cesse, comme pris au piège d’un clignement imposé. Chaque trouée dans le feuillage devient un flash soudain, presque agressif, qui imprime brièvement la route sur ma rétine avant de s’effacer. Les contrastes sont violents, les contours tremblent, et la chaussée semble se découper en fragments discontinus. Tout vacille, tout pulse, comme si la lumière elle-même battait trop vite, désaccordée.

Un vertige léger me traverse l’esprit, imperceptible. Je fronce les sourcils. Mes yeux me brûlent... « *Calme-toi, Camille, ce n’est rien. Respire.* » La lumière continue de danser entre les troncs, rapide et irrégulière, comme si le soleil lui-même jouait avec ma concentration, entre ombre et éclat, entre maîtrise et perte de repères. Je sors du bois, ma vision se stabilise mais un léger mal de tête s’insinue.

Les vallées s’ouvrent à l’horizon. Je devine les fermes qui se cachent derrière des haies disciplinées. Je laisse mon regard vagabonder. « *Regarde-moi ça... comme c’est beau* », je souffle doucement. Je repense au tumulte de la vie dans la région parisienne : les trajets interminables, les bruits constants, les courses effrénées, les réunions. Et puis moi, coincée entre tout ça, sans pouvoir respirer un instant.

Une pensée traverse, rapide, presque furtive, mais suffisamment nette pour serrer quelque chose en moi : mes parents, leur absence. Le choc encore là, quelque part, prêt à remonter. L’image du tombeau affleure, brutale, puis je la repousse aussitôt, comme on détourne les yeux d’une lumière trop vive. Pas maintenant. Je ne veux pas tomber là-dedans, pas ici, pas aujourd’hui.

Et maintenant, je savoure le calme, les champs ouverts, les vallées tranquilles. Cette lumière qui éclaire chaque brin

d'herbe. Je m'y accroche, volontairement. Je reviens à ce que je vois, à ce qui est là, devant moi. Je souris et je sens mon corps se détendre un peu, mes épaules se relâcher, ma mâchoire se desserrer.

Le vent me caresse la nuque, les bras, les mains. L'odeur de la terre encore humide de la rosée du matin me remplit les poumons et m'ancre dans ce moment. Je sens les petites vibrations de la route sous les mains, le frottement léger du siège contre mes hanches, le parfum des fleurs sauvages sur le bas-côté. Un bourdonnement discret, le chant lointain d'un coq, le bruissement du vent léger dans les arbres... chaque détail m'enracine dans ce présent. Je ferme presque les yeux un instant, juste pour le sentir. Ce calme, cette beauté... il y a de quoi respirer et reprendre confiance.

Je repense aux deux années passées à la maison. Les rires, les câlins, les repas improvisés... Et pourtant, je me sens prête à reprendre ma place. Je murmure encore : « *Je suis prête. Je peux le faire.* » Un frisson passe sur ma nuque. « *Rien, Camille, juste le vent.* » Je secoue la tête et reprends ma respiration.

Je passe une ferme. L'ombre des arbres se reflète dans les champs. Les feuilles frémissent au gré du vent, la lumière continue de vaciller. Je souris à ce mouvement, mes doigts tapotent légèrement sur le volant. La chanson bat toujours, je me laisse porter par elle et par mes pensées. Ma journée se profile devant moi : chaque geste compte, chaque mot pèse. « *Allez, respire, ça va le faire. Chaque geste compte.* » Je sens ma féminité, ma force, cette capacité à être maman et femme, à tenir les rênes de ma vie et de mon travail. Tout va bien. La route est tranquille, le soleil parfait. Et pourtant... quelque chose me semble fragile, juste un instant. Je cligne des yeux. « *Ça va passer... ça va passer.* »

Puis, juste un souffle, un vertige léger me traverse. Un frisson me parcourt la nuque et mes mains se crispent un instant sur le volant. Un léger bourdonnement résonne dans mes oreilles, comme un son lointain et indéfinissable. La musique dans la voiture s'éteint brusquement dans ma tête, comme si quelqu'un avait coupé le son. Les éclats de lumière sur la route dansent différemment, plus rapides, presque

irréels, et soudain un éclair lumineux me traverse la vision. Je secoue la tête. « *Tu hallucines, Camille... C'est rien.* » Je cligne des yeux, respire profondément. Rien ne change. Et pourtant, au fond de moi, quelque chose vibre, un basculement.

Je continue de conduire, mais c'est comme si je n'étais plus vraiment dans mon corps. Chaque geste est automatique, les mains bougent sur le volant, le pied appuie sur l'accélérateur... mais je suis spectatrice, en dehors de moi... Mes mains se crispent un instant. Je les relâche. « *Calme-toi... Rien de grave. Continue.* »

Je reprends ma respiration, plus profonde. Le vent, le soleil, le paysage... tout m'ancre dans ce jour nouveau. Je sens le cuir du volant contre mes doigts, le léger balancement de la voiture, les sons subtils de la campagne. « *Tout va bien. Tu peux le faire.* » Et je continue.

Mais quelque chose accroche, une sorte de flottement. Mes pensées se décalent, comme si elles glissaient hors de leur axe. Les mots... les mots ne viennent plus droit. *Tu peux le... faire... fer... phare ?* Je fronce les sourcils. « *Pourquoi ce mot ne tient-il pas en place ?* », pensé-je.

Ma main sur le volant me semble étrange, un peu engourdie, comme si elle n'était plus tout à fait la mienne. Je resserre les doigts, mais le geste est lent, imprécis. Le paysage devant moi vacille légèrement, ou peut-être est-ce ma vision qui se brouille sur un côté. Je cligne des yeux, tente de me concentrer.

« *Tout va... ben.* » Les mots sortent dans un souffle incertain, déformés, comme mâchés. Ma langue me paraît lourde. Une fatigue soudaine m'écrase, brutale, incompréhensible.

Un réflexe me pousse à jeter un coup d'œil dans le rétroviseur. Mon cœur rate un battement. Mon reflet... quelque chose cloche. Le coin de ma bouche semble s'affaïsser, comme tiré vers le bas, étranger à moi-même. J'essaie de rectifier, de sourire, mais rien ne répond correctement.

Le volant glisse légèrement sous mes doigts. La voiture... elle dévie sévèrement. Je le sens. Elle ne suit plus tout à fait sa trajectoire. Une ligne que je devrais corriger, un geste simple,

automatique. Mais rien ne vient. Mon corps reste en suspens, comme bloqué entre l'ordre et l'action.

« *Quelque chose ne va pas.* » Cette fois j'en suis convaincue.

Puis... un trou noir, comme si le monde s'était effacé en un instant et en un claquement de doigts.